

Martin  
Steffens

Rien  
que l'amour

Repères pour  
le martyre qui vient

**PRIX 2016  
DES LIBRAIRES  
RELIGIEUX**

*forum*  
SALVATOR

Martin Steffens

## Rien que l'amour

Repères pour le martyr qui vient

« **C**e livre est pour celles et ceux qui comme moi,  
ont peur... »

Satan est sorti de son terrier, fier de sa terreur.

Les exécutions des chrétiens d'Orient, filmées par leurs bourreaux, sont les *selfies* du diable, qu'il poste sur la Toile pour qu'on ne l'oublie pas.

La dernière ruse du diable a été, selon le mot de Baudelaire, de nous faire croire qu'il n'existe pas. Dernière ruse, mais non point dernier acte. Car le dernier acte du diable est de nous jeter à la face combien nous nous sommes laissé prendre à sa ruse.

Démentiellement, le diable s'expose. C'est tellement frappant que nous avons presque du mal à y croire.

Mais nous avons mieux à lui opposer que notre sidération. Notre vocation à vivre et à mourir d'amour est plus inventive que cela. »

**Martin Steffens**, né en 1977, est professeur agrégé de philosophie. Spécialiste de Nietzsche, Simone Weil ou Chestov, il enseigne en classes préparatoires littéraires. Il est l'auteur, notamment, de *La vie en bleu* (Marabout, 2014), du *Petit traité de la joie* (Salvator, 2011, Prix de l'humanisme chrétien 2013) et de *Vivre ensemble la fin du monde* (Salvator, 2012).

Couverture : Isabelle de Senilles

*f o r u m*

**SALVATOR**



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'enquête ? Une enquête de la fin du II<sup>e</sup> siècle, autour de ces êtres étranges et étrangers qu'on persécute, qui n'ont pas d'armes, qui ne font pas faction, mais ne cessent d'être plus nombreux : les chrétiens. L'enquête (appelée *Lettre à Diognète*) rapporte ceci :

Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les coutumes. Car ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils n'emploient pas quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier... Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie leur est une terre étrangère.

Oui, le chrétien a un camp : il est là où son séjour sur terre a commencé. Là où sa conversion le saisit. Là où il est, c'est là où il est envoyé.

Il a un camp : il est Français, Russe ou Malien, du VIII<sup>e</sup> ou du XXI<sup>e</sup> siècle.

Mais le chrétien n'est d'aucun camp : quand l'un se rue sur l'autre et que l'autre camp se défend, le chrétien, au milieu de la mêlée, mêlé à elle, indique le Ciel.

Les chrétiens sont, ou devraient être, dans leur propre camp, des empêcheurs de tuer et de torturer en toute bonne conscience.

Si Jésus a tant aimé les prostituées, si la tradition poétique, romanesque, picturale chrétienne en a fait de si profonds portraits, c'est en tant que nous ne serons en ce monde jamais mieux que des prostituées : nous tirons notre subsistance d'un

monde qui ne peut nous donner un véritable amour. Nous nous y compromettons, comme l'a voulu Jésus. Car sans cette compromission, qu'il faut nommer comme telle, nous nous croirions supérieurs aux autres hommes : des purs, et finalement des durs ; des anges, et finalement des bêtes.

Les chrétiens ont un camp auquel se compromettre. Mais ils ont ceci que les autres ignorent : ils savent que leur camp n'est pas celui du Bien, de ceux qui *ont* raison. S'ils ne le savaient pas, ils seraient idolâtres. Ils reçoivent leur camp comme un bienfait autant que comme une peine, comme une dette qui les oblige (ils furent nourris par leur camp) et les contraint (leur désir d'aimer s'y trouve comme à l'étroit).

Il arrive donc que leur propre camp ne les aime pas, sans avoir contre eux aucun grief valable. La *Lettre à Diognète* se poursuit ainsi :

Ils obéissent aux lois établies, et leur manière de vivre est plus parfaite que les lois. Ils aiment tout le monde, et tout le monde les persécute. On ne les connaît pas, mais on les condamne... On les méprise et, dans ce mépris, ils trouvent leur gloire. On les calomnie, et ils y trouvent leur justification. On les insulte, et ils bénissent. On les outrage, et ils honorent.

\*

Il est trois types de signes, dans nos paysages urbains : la trace, la marque, le symbole.

D'abord, nos rues, nos trottoirs, nos murs portent la trace de notre passage sur terre. De nos orgies, de nos cris mal adressés, de notre frénésie d'être ailleurs : déchets sur les trottoirs, graffitis sur les murs, et jusqu'au ciel toujours strié par le vol

des avions.

Et puis, dans cette urbanité, il y a les marques : les marqueurs sociaux, ethniques, identitaires. C'est tel costume, tel vêtement, telle façon de marcher, tel voile ou tel dévoilement. On vit juxtaposés les uns aux autres et on s'envoie les signes de nos appartenances exclusives et de nos affinités électives. La marque de vêtement, de chaussures, de voiture est de ces marqueurs, et la publicité a envahi la ville.

En resterons-nous là ? Entre les traces et les marqueurs ?

Il y aurait un autre signe, qui indique une transcendance : le symbole. Le drapeau, le voile religieux, l'Hôtel de Ville, la cathédrale. Transcendance de l'homme par l'homme : symbole politique. Ou bien transcendance de l'homme par Dieu : symbole religieux.

Les églises, fermées la semaine pour des raisons de sécurité, appartiennent désormais au patrimoine culturel. Elles sont des marques touristiques. Elles ne sont plus les pierres dont Jésus nous disait qu'elles crieraient si l'on voulait, lui, le faire taire : nos églises sont un agréable décor pour se sentir en France. Elles ne sont plus des symboles au sens vrai et fort : un pied dans la porte, afin que l'homme ne se referme pas sur l'homme. Quelque chose qui montre le Ciel.

Les femmes voilées, les hommes en barbe : marqueurs, sociaux et politiques, ou bien symboles ? Clôture communautaire, ou bien percée vers le Ciel ?

Parce que c'était un marqueur, identitaire, les prêtres ont voulu ôter tout signe distinctif : col romain et soutane. Mais alors on ne les voit plus. La ville est laissée aux marques qui rassemblent ceux qui se ressemblent et aux traces de nos péchés. L'homme d'Église ne vient plus, par sa présence visible, ouvrir le ciel barré, égratigné par nos voyages, et indiquer l'oreille (la sienne) où déposer notre ordure.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ceux qui ne permettront pas que les blessures ouvertes par la haine donnent naissance à une haine nouvelle, mais qui, bien qu'ils soient eux-mêmes victimes, prendront sur eux la souffrance de ceux que frappe la haine et celle de ceux qui haïssent.

## TROISIÈMEMENT : LA SOUMISSION

Cette pensée d'après-demain peut-elle prendre la forme, même temporaire, de la soumission à cela qui arrive ?

Car au fond, l'islam, non voulu mais permis par Dieu, est peut-être cela : Dieu qui, ayant vu ce que les chrétiens ont fait de sa proposition, et comme ils ont confondu la liberté des fils à la licence des prodiges, leur rappelle que le peuple qu'il élit pour y faire naître son Fils, fut d'abord un peuple de serviteurs.

Les Juifs : peuple d'esclaves, sous les Égyptiens.

Les Juifs : peuple de la Loi, laquelle est signe du Dieu invisible.

Les musulmans de même : peuple de la Loi, laquelle est trace du Dieu transcendant.

Les chrétiens, à l'origine : peuple du cœur, de l'adoption filiale. Hors-la-loi, hordes d'au-delà-de-la-Loi qui clament, avec saint François d'Assise et au nom de l'Amour, le droit de n'avoir aucun droit, étant d'un autre monde, d'un autre mode d'être, par-delà le droit qu'on se revendique, dans une vie toute donnée et tout offerte.

Le chrétien reçoit toute sa vie de cela même qui renverse toute loi, il reçoit sa vie de la miséricorde infinie du Père. Oui, « infinie » : Dieu, parce qu'il sait la profondeur de notre péché, exige qu'on *abuse* de sa miséricorde.

C'est étrange. Cela rend le procès de Jésus impossible. Impossible la rencontre parfaite des logiques humaine et divine. Pilate, dépassé, ne peut que s'en laver les mains.

L'islam prie Dieu comme Créateur et Maître, non comme

Pasteur inquiet de sa brebis, fou d'amour pour le plus pécheur d'entre nous, se précipitant à lui lorsqu'enfin il fait retour. Quand le Dieu musulman l'y attend à l'intérieur, le Dieu chrétien rejoint l'homme en amont de la maison (Lc 15, 21).

Il n'aime rien mieux que se précipiter pour relever ce fils perdu et qui tombe à genoux.

Or nous n'abusons pas de cette miséricorde. Nous n'osons pas.

Ou bien nous démontrons que nous n'en avons pas besoin, parce que nous sommes innocents, ou juges compétents des autres hommes. Ou bien proclamons que nous sommes sur le point de trouver le remède à la maladie que nous sommes.

Eh bien, dit Dieu, vous serez serviteurs.

Dieu, par amour, retire ses billes.

On parle parfois de pédagogie divine : réapprenez à craindre mon Nom, dit Dieu, je vous enseignerai ma tendresse.

Réapprenez que je suis grand, comme répètent les musulmans, je vous apprendrai que je le suis au point d'être le plus petit de vous.

Réapprenez la Loi, j'en serai l'exception.

Réapprenez la grandeur de mon œuvre, astres et contrées célestes, je serai à nouveau le bébé de rien du tout qui la relativise.

Mais, ajoute Dieu, si vous n'avez aucun besoin de moi, si vous attendez tout du dernier président élu par vous, et de la réforme en cours, des miracles techniques et des évolutions de carrière, que puis-je encore pour vous ?

\*

Beaucoup de chrétiens, exténués par les excès de la modernité tardive, effrayés par elle, sont sans doute prêts à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier Marie Girard, qui a accompagné et nourri ce texte. Merci également à ma mère, qui m'a rappelé qu'il n'est pas besoin de tout dire, parce que c'est en silence surtout que la confiance se fait

# TABLE

Avant-propos

Premièrement : La menace

Deuxièmement : La guerre

Troisièmement : La soumission

Quatrièmement : Le martyre

Enfin : L'envoi

## DU MÊME AUTEUR

*Nietzsche*, Ellipses, coll. « Pas à pas », 2008.

*Simone Weil*, Nouvelle Cité, coll. « Prier 15 jours avec », 2009.

*Une journée de philosophie : les grandes notions vues à travers le quotidien*, avec Pierre Dulau et Thierry Formet, Ellipses, 2010.

*Petit traité de la joie, consentir à la vie*, Salvator, coll. « Forum », 2011, Prix humanisme chrétien 2013.

*Vivre ensemble la fin du monde*, Salvator, coll. « Forum », 2012.

*Simone Weil*, Cahier dirigé par Emmanuel Gabellieri et François L'Yvonnet, L'Herne, 2014.

*La vie en bleu*, Marabout, 2014.

*Qui nous fera voir le bonheur ?*, avec Christophe André, Le Passeur, coll. « Disputatio », 2014.

*Le nouvel âge des pères*, avec Chantal Delsol, Cerf, 2014.

Cet ouvrage a été numérisé  
par Atlant'Communication  
au Bernard (Vendée)